

L'inscription du féminin chez Freud

Monique Schneider

Pour cette fois je me contente d'interroger la façon dont le premier Freud fantasme le féminin, dont il le rencontre, dont il écoute, au fond, sa protestation, et la façon dont il voit le masculin ; il y a un partage qui est tout à fait étonnant, et qui montre d'emblée les limites de la logique phallique : dans une première perspective, que reprendra Lacan, la femme est celle à qui il manque quelque chose, parce qu'elle serait trouée. Or au départ chez Freud la femme n'est pas trouée, elle possède au contraire une intégrité. En témoigne, dans les associations autour du rêve d'Irma, l'idée du chaudron qui est rendu percé ; on a prêté un chaudron intact, et l'autre le rend percé. Ce serait le résultat du passage de l'homme auprès de la femme... C'est réconfortant comme vision. Il y a donc ce fantasme de départ chez Freud, qu'il retrouvera aussi à la fin, en présentant Athéna comme une figure féminine exemplaire, alors qu'Athéna dit bien qu'elle n'a pas connu l'ombre d'une matrice et qu'elle-même est une femme qui ne veut rien savoir du mâle. Qui est totalement virginalisée.

Je vous remercie pour cette invitation. C'est avec un grand plaisir que je retrouve à la fois les lieux, les personnes. Bon, je vais essayer de vous parler à la fois de la façon dont Freud a campé au départ le féminin, ou le lieu féminin, comment il a rencontré tout ce qui concerne le féminin. Et voir comment sa première rencontre, et ses premiers découpages en quelque sorte, ont été complètement transformés par la suite, ou peut-être occultés. J'ai parfois l'impression que l'image de la stratification du sol, comme dans la géologie, c'est à la fois une image familière à Freud pour parler de l'inconscient, mais il me semble que l'œuvre freudienne elle-même est un peu composée comme une série de stratifications. Voyez, quand on en fait un ensemble d'articles de foi, au moins dans ma lecture, il me semble de plus en plus que ça ne tient pas, que certaines approches, certaines logiques, peuvent fonctionner à la fois dans l'inconscient, et il me semble, c'est ma position, qu'il n'est pas certain qu'on puisse faire une sorte de totalisation, une sorte de synthèse de l'ensemble.

Freud se propose quelquefois de faire des synthèses de ce genre, ce qu'il fait dans l'Abrégé. Ce qu'il dit dans les synthèses est complètement différent, du moins si on est attentif au détail de ce qui est prélevé, c'est complètement différent de ce qu'il dit dans d'autres pratiques de parole, si bien que ça me semble impor-

tant de ne pas considérer la psychanalyse comme un chapitre des sciences naturelles, où on parlerait de différentes fonctions qui seraient stables, mais comme une série de pratiques de parole, et pratiques de pensée, et par exemple il y a une très grande diversité entre les moments où Freud théorise en compagnie de... soit d'un auteur littéraire, soit quand il parle d'un artiste, quand il est dans une situation de rapport avec quelqu'un, tout en cherchant comment fonctionne l'autre, souvent quelqu'un qui le fascine. Et bien c'est lui-même qui se laisse un peu séduire, au sens de « enlever », par ce qu'il a envie de découvrir chez quelqu'un d'autre. Donc, quand il est dans une position de découverte, d'écoute, quand il dit par exemple « j'ai cédé au charme du grand Léonard ». C'est vrai que sa vision, sa propre vision est complètement ébranlée par rapport à ce qu'il dit dans d'autres textes.

Ma réaction dans mes premiers livres a tout de même été d'attaquer un peu Freud pour contester séparément des points de doctrine. Mais j'ai l'impression que l'ensemble de l'œuvre de Freud, très souvent, est une façon de revenir sur ce qu'il a posé d'abord, et de ménager d'autres points de vue, il ne faut pas oublier que dans le début du deuxième chapitre de *l'Interprétation des rêves*, ou du *rêve*, comme on veut, il dit justement que la pensée laïque, la pensée profane, qu'il prend pour exemple — parce que la pensée profane croit au rêve, tandis que la pensée scientifique décide que le rêve n'a pas de sens — il nous dit la pensée profane est parvenue à capter quelque chose du rêve, parce qu'elle se sent forte de son « droit à l'inconséquence ». Donc ça m'a assez plu et chatouillée, enfin l'idée d'un droit à l'inconséquence. Et il me semble que Freud revendique, pour lui, le droit à l'inconséquence. C'est-à-dire que la pensée n'est pas comparable à la description uniquement d'une vue qui serait autour de soi, et ne s'organise pas d'emblée sur le modèle scopique, sauf par moments, par exemple la théorie de la castration — au moins les premières théorisations de la castration — suppose le primat du scopique, c'est... on voit, il y a quelque chose ou il n'y a pas quelque chose. Donc quelquefois le modèle scopique est fondamental, et on a une certaine théorisation, il y a des modes d'écriture ou des modes de parole où on a un tout autre Freud.

Alors je vais essayer, si vous voulez, non pas de parler des Freud multiples, mais de me pencher sur le premier Freud, qui me paraît très riche. Pour parler de cette écriture stratifiée, je pense que je m'appuierai sur un terme qui a été proposé par Gérard Genette — c'est quelqu'un qui est spécialiste de la rhétorique, il parle d'infra-texte — pour montrer que, à l'intérieur d'un texte, qu'il soit théorique ou littéraire, on a différentes structures qui sont agissantes, suivant qu'on voit la théorisation officielle ou suivant qu'on voit ce qui s'articule au niveau du statut des métaphores. Comme si les métaphores disaient le contraire de ce qui est dit dans une certaine position de maîtrise. Donc c'est au niveau métaphorique qu'il découvrirait une sorte d'infra-texte. J'ai l'impression que concernant non seulement la pensée de Freud, mais ce qu'on peut retenir de Freud, concernant une contribution à la question : « qu'est-ce que c'est que penser ? », il faut se souvenir de ce que Freud dit à la fin de l'article sur la négation, où il compare la pensée non pas du tout à la description d'une synthèse qui serait donnée en face de soi, mais à ce qu'il avance pour répondre à la question : « qu'est-ce que c'est que juger ? ». Il y a bien des moments où on juge, où on décide, dans la pensée. Et bien pour analyser l'opération de jugement, il nous dit qu'il faut se souvenir de la façon dont fonctionnent les organes des sens. C'est très curieux, c'est-à-dire il faudrait revenir à un modèle plus archaïque, pour savoir ce que c'est que penser. Dans ces organes des sens, il choisit les antennes, qui vont donc s'approcher, et toucher, non pas voir mais toucher, une partie, quoi que ce soit, pour palper. Seulement palper, c'est beaucoup plus aveugle, la vue justement permet de pré-voir, de moins s'engager. Si l'on palpe, on peut avoir une secousse électrique, des parfums très agréables, ou... qu'est-ce qu'on va trouver, qu'est-ce qu'on va rencontrer ?

C'est donc cette palpation que Freud prend comme modèle, pour souligner le second temps : se retirer après chaque incursion palpatrice. Si on prenait pour modèle ce qui se passe dans une armée, on penserait aux éclaireurs, qui seraient envoyés en pays ennemi, pour tâter le terrain... mais Freud nous dit bien à ce moment-là, que la condition, même pour s'avancer, et pour partir en reconnaissance, c'est de savoir qu'on a des

retraites déjà protégées, qu'on a des quartiers d'hiver, en quelque sorte. Je pense que la démarche de Freud a au fond cette mobilité sur laquelle je me suis interrogée dans mon avant-dernier livre : « La généalogie du masculin ». Ce qui m'a alertée, c'est la façon dont, dans l'érotique masculine, la dimension de mouvement, dans certains cas, a été occultée. On en fait une forme, qu'on regarde, elle est là, ou pas là, mais qu'est-ce que c'est que l'érection ? Dans l'érection, la détumescence, il y a une mise en mouvement dans le masculin qui est reconnue par certaines cultures, mais qui est complètement laissée tomber dans d'autres champs culturels. Or il me semble que le modèle de la motricité, pas simplement celui du constat, est un modèle important, que Freud nous donne par moments, et qu'il pratique aussi. C'est au bout d'un nombre assez important d'années que j'ai été frappée de voir qu'à l'occasion de certaines rencontres avec le féminin, chez Freud, la théorisation phallique, non seulement n'intervenait pas, mais était presque inversée. Si on isole soit les *Études sur l'Hystérie*, les premiers articles de Freud, ou *l'Interprétation des rêves*, par exemple on n'a absolument pas l'idée que le phallus est un plus, que l'homme aurait, que la femme n'aurait pas, que ça ferait la différence, comme dans le reste de l'œuvre de Freud, on verra même que c'est probablement — j'ose à peine le dire — le contraire. Si vous prenez le rêve de l'injection faite à Irma, l'injection n'est pas du tout une injection bienfaisante, elle souille, elle donne du poison, elle rend malade la personne qui se trouve objet de cette pénétration. Néanmoins, cette idée d'une injection qui rend malade peut métaphoriser une métaphore pénienne, la seringue et tout. Ainsi, dans la première vision de Freud, ça n'est pas du tout quelque chose que l'homme donnerait à la femme comme cadeau, c'est au contraire quelque chose qui l'envahit, qui l'abîme. S'indique ici la première version que Freud donnera du pathologique, dans les *Études sur l'Hystérie* ; c'est l'idée que si les hystériques sont malades, ça n'est pas du tout du fait qu'elles manqueraient de quoi que ce soit. Là il y a un courage théorique tout à fait incroyable, parce que, dans la théorie de l'époque, dans les premières théorisations des psychiatres, justement sur le féminin et surtout sur l'hystérie, il y avait l'idée

d'une dégénérescence qui créait justement une dissociation dans le psychisme. C'étaient vraiment des malades qui avaient un psychisme détérioré, mis en morceaux, fendu. A la limite les médecins des Lumières disaient, concernant les hystériques, qu'il ne faut même pas les écouter, qu'il faut les enfermer, et quand elles parlent, qu'il ne faut pas entendre. De manière apparemment paradoxale, ce sont les Inquisiteurs qui s'intéressaient aux hystériques, parce qu'ils avaient l'impression qu'ils rencontraient le diabolique. Ils étaient ainsi confrontés avec du théologique, de l'inférieur ; c'était terrible mais c'était très excitant. Tandis qu'avec les médecins des Lumières, il n'y a plus que de l'imaginaire, des sottises, des bêtises, et certains disent que le meilleur des soins, c'est de les enfermer, et de ne pas les écouter.

Un changement intervient avec l'entrée en scène de la psychanalyse, dont Freud attribue la paternité à Breuer ; il dit que Breuer, sans y comprendre quoi que ce soit dans ce que lui disaient les malades, leur a fait don de leur attention. C'est-à-dire, avant que leur discours ait paru avoir un sens, il les a estimées comme des personnes qui peuvent être entendues comme les autres. Et Freud s'est engagé dans le sillage, de ce crédit fait à l'autre, et d'une écoute qui est donnée.

Alors qu'est-ce qu'il rencontre dans sa première théorisation ? Et bien que le trauma — c'est dit au début des *Études sur l'hystérie* — le trauma qui est à l'origine de l'hystérie, est lié à une effraction dans le psychisme. Donc on n'a pas du tout un psychisme qui était malade au départ, mais ce sont des événements qui ont fait effraction en lui, qui ont introduit du pathologique. Donc si le psychisme est devenu fragilisé, hystérisé, c'est parce que quelque chose d'autre a pris possession de lui, est entré en lui, s'est installé en lui, et c'est ce qu'il appelle le « corps étranger ». Donc on est malade à cause d'un corps étranger qui aurait pénétré dans le psychisme. La pénétration n'a donc rien de salutaire, et l'une des premières images de quelque chose d'autre qui pénètre dans, c'est d'abord cette image assez dévalorisée du corps étranger maléfique ; corps d'abord vu comme diabolique, puisqu'il fallait chasser le diable, et Freud reconnaît que sa pre-

mière vision de l'hystérie ressemble beaucoup à celle des Inquisiteurs. J'ai été surprise de revenir au cas d'Élisabeth, patiente des Études sur l'hystérie, pour voir un Freud pratiquant lui-même la technique des épingles promenées sur le corps de l'hystérique pour voir comment elle réagissait. Selon que la zone est ou non douloureuse — pour les Inquisiteurs c'est inquiétant quand elle ne sentait rien — ça veut dire que les endroits insensibles à la douleur sont marqués par le diabolique.

Freud a certes d'autres hypothèses, mais il reprend à son compte cette stratégie qui est celle des Inquisiteurs pour nous dire que, dans ce rituel, « victimes et bourreaux se souviennent de la même manière de leurs plus jeunes années. » Il renoue donc avec cet héritage assez invraisemblable, bien qu'il soit, dans le même temps, un homme des Lumières, ce qui ne l'empêche pas de recourir à cette stratégie, qui consiste à quoi ? à vidanger. De la même façon que les Inquisiteurs voulaient faire parler les hystériques, mais pour chasser les démons qui les habitaient, et bien Freud va essayer de les soigner en chassant ce qui les possède, ce qui a pénétré à l'intérieur.

Ainsi le terme corps étranger, *fremd Körper*, est assez lourd sur le plan historique, parce que c'est le terme qui est employé dans la propagande antisémite ; on le retrouve par exemple dans *Mein Kampf*, de Hitler, pour désigner précisément le statut du Juif. Le Juif est, serait, dans la version des antisémites, un *fremd Körper*, un corps étranger, qui se serait introduit dans le tissu social, et qui le parasiterait, qui le dérèglerait, mettrait trop de sensibilité, enfin ainsi de suite, qui serait comme un élément de mensonge.

A partir de cette notion de *fremd Körper*, Freud propose une méthode thérapeutique ! On va guérir les gens en chassant le corps étranger. Il reprend ainsi l'opération apparemment antisémite pour arriver à découvrir l'inconscient et la psychanalyse, on voit que le chemin de Freud est apparemment incroyablement paradoxal. Dans cette première théorisation, dans les *Études sur l'Hystérie*, il ne parle que de femmes, de femmes qui ne souffrent pas d'un manque, mais d'un en-plus. Un mal, un mâle — écrivez ça comme vous

voulez — a pénétré en elles, Freud dira que c'est souvent le père, et leur maladie, c'est la conséquence de cette pénétration continuée. Le corps étranger n'a pas fait que blesser une fois, il est toujours là. Alors il faut, par la parole, justement, découvrir, redécouvrir les expériences traumatiques, et les expulser. On reste ainsi dans cette image de l'expulsion, et on pose la femme comme quelqu'un qui avait une sorte d'intégrité, de pureté, qui a été abîmée par une effraction commise par un corps étranger ; elle retrouvera son intégrité si on expulse ce corps étranger. C'est tellement différent de ce qu'on sait pas la suite de Freud, qu'on hésite presque à redire ce que Freud dégage.

Mon intérêt pour cette hypothèse ne veut pas dire que je valorise cette solution, je pense qu'elle est — à la limite — un peu impensable, mais néanmoins pertinente pour saisir un certain moment de fonctionnement du féminin. Quant à la vision positive phallique, qui sera ensuite mise en avant, je ne dis pas du tout qu'elle sera contestable ; mais c'est comme une seconde mise en ordre, qui est précédée par une vision qui est tout à fait différente. Dans la première vision du féminin, Freud rencontre ou des femmes, ou des mères, mais souvent des jeunes mères, qui se présentent un peu comme terrorisées, par la pénétration en quoi a consisté le fait de devenir enceintes. Dans cette première version du fait de tomber « enceinte », comme on le dit — et surtout au moment où Freud parlait, où il n'y avait pas la contraception — Freud a mis en avant une femme qui est tout à coup pénétrée, possédée, par une vie qu'elle vit comme n'étant pas la sienne.

J'ai eu une certaine hésitation au moment d'accorder de l'importance à cette première conception de Freud, parce que je me disais que j'aurais l'air d'être un peu folle, ou de souffrir de quelques problèmes, mais ce type de femme, je suis étonnée de le rencontrer assez fréquemment dans ma clinique ; je le rencontre un peu quand les femmes en analyse avec moi parlent de leur mère. Je ne sais pas si c'est un hasard, j'ai une grande partie des gens qui sont en analyse avec moi — je ne sais pas si c'est spécialement à moi qu'elles se sont adressées pour ça — qui parlent

des conditions de leur naissance en disant bien que leur mère a commencé par tout faire, pour faire passer l'enfant, mais sans succès. Elles ont eu beau escalader, faire une montagne à vélo, sauter, faire des choses incroyables, ou même quelquefois faire venir un médecin, mettant en scène un pseudo-avortement. Quand on est soi-même l'enfant survivant à ces tentatives, quand on devient envahisseur, pirate, de sa mère. Cette version est rarement présente chez les femmes qui sont en train de porter, bien que le refus de l'enfant soit envisageable. On peut aussi rencontrer des réactions d'immense bonheur. C'est féérique si c'est attendu, mais si ça vient uniquement par surprise, ça peut donner des réactions d'effroi.

Freud, au point de départ, n'a vu que la dimension d'effroi. Dans les *Études sur l'hystérie*, il y a Madame Emmy, patiente assez extraordinaire mais terrible, parce que cette idée que du vivant va s'emparer d'elle, elle la rencontre non seulement dans la peur que le vivant s'empare de son ventre, mais même si elle regarde des images, on ne sait jamais, les images peuvent devenir vivantes. Le fait qu'elles pénètrent à l'intérieur d'elle — il s'agit d'Indiens, vus en images et déguisés en animaux. Cette vision d'une image est assimilée au fait de prendre à l'intérieur de soi des entités qui se mettent à bouger et à vivre de manière parasitaire. Donc ce qu'il faut faire — telle est la première solution freudienne — c'est vidanger ces femmes, leur ôter toutes leurs terreurs. Madame Emmy a une phrase étonnante, on la retrouve au moins sous trois formes, dans ce que Freud entend d'elle. Au sujet des images qui sont arrivées à l'intérieur d'elle, elle dit : « quelle horreur si ça devait devenir vivant ».

Vous vous rendez compte, c'est un peu violent, comme parole féminine. L'horreur est connectée à l'idée que ça puisse devenir vivant. Curieusement Pierre Fédida redécouvre ce terreur du vivant dans des réactions masculines, dans « *Des bienfaits de la dépression* ». Il parle d'une angoisse traversée par un homme devenant père, il croyait faire l'amour ou quoi que ce soit, et tout à coup ça se met à devenir vivant.

Cette peur du vivant qui peut s'emparer de

nous — on serait ainsi otage de quelque chose qui se mettrait à bouger à l'intérieur de nous — c'est une des premières hypothèses qui ont été faites par Freud.

Dans *L'interprétation des rêves*, on voit quelque chose d'analogue, j'avais été frappée au début, de cette remarque, mais que j'ai d'abord isolée, en la trouvant curieuse. Les rêves où Freud fait parler des femmes, sont, à la fin du 3^e chapitre, et dans le 4^e chapitre, uniquement des rêves infanticides. Or il advient qu'un homme, un avocat, se met à avoir lui aussi un rêve infanticide. Freud nous dit qu'il s'étonne, étant donné que dans le droit, l'infanticide est un « crime spécifiquement féminin ». Il y a un parallélisme étonnant entre les paroles féministes au moment de défendre l'idée de l'IVG, la possibilité de l'IVG, et la vision freudienne. Les deux coïncident, d'une manière surprenante. Et même au départ c'est comme si Freud avait du mal à envisager que la femme puisse réagir autrement. Alors qu'après il changera complètement, c'est évident.

Confronté à l'une des femmes qui faisait des rêves infanticides et qui a rêvé justement qu'un enfant était là, allongé dans la boîte, mort dans la boîte, Freud est une sorte d'avocat très habile. Il ne recule pas devant la pensée d'une peur de l'enfant. Il s'agit en fait d'une femme qui a frappé son ventre à coups de poings, quand elle a su qu'elle était enceinte. Je pense à une analyste qui me dit ça, aussi, au sujet d'un enfant qui a des problèmes, maintenant. Elle a d'ailleurs du mal à se dire que, peut-être, elle n'en voulait pas. Parce qu'il y a comme de l'inavouable, quelque chose qui fait terriblement mal, même du point de vue féminin. Si bien que, quand cette réaction existe, très souvent elle est voilée. Je suis frappée du fait que les analystes en parlent très peu, de ces réactions défensives, qui seraient celles d'une femme qui veut retrouver son intégrité. Freud était beaucoup plus hardi et, dans ses premiers textes, « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », on pourrait le dire crypto-féministe. Freud défend le point de vue des femmes en disant qu'on a interdit tant de choses aux femmes — on leur a interdit la curiosité intellectuelle, en disant qu'elle était liée au péché, qu'une vraie femme ne devait

pas être curieuse, qu'elle ne devait pas aimer pénétrer, savoir — et on fait si bien qu'on les anesthésie, et qu'on les rend inaptes à jouir, et que la préparation du mariage, qui doit préserver la vertu des femmes, « fait échouer les buts mêmes du mariage ». Donc il y a une sorte de charge à fond, contre la situation que la culture impose à la femme.

Ce premier Freud est certainement généreux, mais cette reconnaissance ne veut pas dire qu'il avait plus raison dans ses positions ultérieures. Néanmoins, quand on rencontre ce type de réaction, de défense, contre une vie qui s'empare de soi, je pense qu'on aurait intérêt à retravailler ces textes de Freud, parce que cette réaction, si on y voit surtout une traversée, peut être toujours agissante. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de place pour un autre accueil de l'autre, du vivant qui est en soi. Je crois que c'est même essentiel. Quant à cette idée d'une réaction de refus, il faut tenir compte à la fois de la lecture que fait la femme, et de celle que fait l'homme. Très curieusement, je ne l'ai réalisé qu'assez tard, Freud a une vision extrêmement pessimiste du don masculin. Dans « L'injection à Irma », mais aussi dans les textes sur la sexualité, Freud dit que la plupart des garçons et des adolescents, même quelquefois des hommes, pensent que le sperme n'est pas autre chose que l'équivalent de l'urine, et que c'est une souillure, un analysant me disait que lâcher le sperme dans la femme, c'est comme se moucher dans l'autre... Assez peu régénérante vision. J'ai retrouvé ça dans Hervé Bazin, et il y a une foule de fantasmes masculins qui mettent ça en avant. Une fois de plus on ne peut pas dire que c'est une sorte de vérité qui sortirait de la bouche de l'inconscient, mais c'est une lecture qui est présente, qui a été partagée par le Freud du début; il campe une vision de la femme comme devant se défendre, qui n'a pas de raison de se laisser empoisonner; lecture qui n'est pas sans rapport avec une vision de l'homme ne pouvant donner que du poison.

C'est dans mon travail sur le masculin qu'il m'a semblé que si chez Freud cette vision négative de l'homme bouge assez peu, Lacan fait une ouverture totalement autre, le rapport au

vivant sera différent. Pour cette fois je me contente d'interroger la façon dont le premier Freud fantasme le féminin, dont il le rencontre, dont il écoute, au fond, sa protestation, et la façon dont il voit le masculin; il y a un partage qui est tout à fait étonnant, et qui montre d'emblée les limites de la logique phallique: dans une première perspective, que reprendra Lacan, la femme est celle à qui il manque quelque chose, parce qu'elle serait trouée. Or au départ chez Freud la femme n'est pas trouée, elle possède au contraire une intégrité. En témoigne, dans les associations autour du rêve d'Irma, l'idée du chaudron qui est rendu percé; on a prêté un chaudron intact, et l'autre le rend percé. Ce serait le résultat du passage de l'homme auprès de la femme... C'est réconfortant comme vision. Il y a donc ce fantasme de départ chez Freud, qu'il retrouvera aussi à la fin, en présentant Athéna comme une figure féminine exemplaire, alors qu'Athéna dit bien qu'elle n'a pas connu l'ombre d'une matrice et qu'elle-même est une femme qui ne veut rien savoir du mâle. Qui est totalement virginalisée.

Il y aurait là, un premier idéal de Freud, l'idée d'un psychisme qui conserverait son intégrité. Et ce psychisme au féminin, ou cette corporéité féminine, s'exposerait à l'autre, en risquant justement de se retrouver, peut-être transformée, abîmée, trouée, et ainsi de suite. Et, dans l'Interprétation des rêves, Freud se présentera lui-même, comme ayant bien du mérite en acceptant d'avouer qu'il est « der einzige Bösewicht », l'unique scélérat. Donc Freud revendique une sorte de crime masculin, premier. Si on isole le premier Freud, on ne peut pas dire qu'on ait une théorisation valide qui nous serait livrée comme ça, mais plutôt une fantasmagorie qu'il s'agit de faire bouger afin de pouvoir en sortir.

Si c'est important d'en sortir, et de voir comment des fantasmatisations différentes se mettent en place, c'est important aussi de ne pas dire ça n'a jamais existé. Alors qu'une des tentations de la théorisation analytique ce sera de faire comme si cette vision n'avait pas existé. Or un renversement se produira concernant l'image de la thérapeutique; l'essentiel n'est pas toujours d'expulser, guérir, ce n'est pas uniquement se vidanger, c'est à la fin des « Études sur l'hysté-

rie » que Freud le découvre, et justement après avoir écouté ses patientes. Il y a un moment où l'image se renverse, Freud nous dit à la fin : « la thérapeutique ne consiste pas à extirper », il dit elle n'y arrive pas « mais à frayer la voie permettant à la circulation de s'engager dans un territoire jusqu'alors fermé ».

Et c'est après avoir écouté le rapport des hystériques à toutes ces scènes infernales, qu'il s'aperçoit que si on évoque ces scènes, on ne les supprime pas pour autant, elles restent là, et que ce sont les réactions à ces scènes qui devront être transformées, pour que finalement on admette qu'on a vécu ça. Donc le problème c'est plutôt d'arriver à faire sien, à adopter, à intégrer, à laisser entrer en soi, et vous voyez que l'image fondamentale bascule complètement.

Alors, à la fin des « Études sur l'Hystérie », Freud propose une notion qui est le contraire de celle d'expulsion, une notion qui va courir à travers toute l'œuvre, mais qu'il faudra quelquefois des décennies pour retrouver.

A un moment dans l'analyse d'Élisabeth, Freud emploie un terme qu'on traduit par « la prise de conscience de ces éléments » ; ce n'est pas le mot « prise de conscience », à nouveau, c'est *Aufnahme*, c'est « l'acceptation », *auf* c'est le mot qui veut dire *ouverture* — *die Tür auf: ouvrez la porte* — et *nahme* vient de *prendre*, c'est *prendre en ouvrant* ; on ouvre pour accepter ce qui vient à l'intérieur. Alors c'est cette opération, ou *Aufnahme*, ou *Anahme*, que j'avais trouvée intéressante parce qu'elle était là dans le texte. Je me dis ça évoque soit quelque chose d'oral, soit quelque chose de génital féminin ; le problème c'est bien justement d'accepter que ça entre, d'ouvrir, et de déployer un espace interne. On part donc de l'idée du psychisme qui lui-même se vivrait comme espace d'abord fermé, protégé, défendu, contre tout ce qui est extérieur, et qui finalement arriverait à digérer presque, à laisser entrer, les souvenirs, les scènes. C'est une des images qui permettra de dire la transformation psychique qui constitue une victoire sur le refoulement.

A la fin des « Études », Freud dit son étonnement en face de cette vision : si on expliquait ça à quelqu'un d'étranger, « il ne manquerait pas d'être étonné » en voyant que ce qui a trait à l'é-

lément refoulé, il ne faut pas l'éjecter, il ne faut pas le vomir, mais que, bien au contraire, il s'agira de le réincorporer. L'interlocuteur fictif va se demander « comment pareil chameau a pu pénétrer dans un trou d'aiguille ». Et au sujet de ce trou d'aiguille, justement, il va parler de la fente, la fente qui serait supposée exister dans l'inconscient ; fente qui est comme le trou de l'inconscient ; c'est par elle que les éléments refoulés vont entrer de nouveau. Ce qui m'intéresse c'est le jeu des métaphores. Je suis d'ailleurs un peu étonnée que la notion de *Aufnahme*, qui aurait pu être valorisée — comme image à laquelle on se référerait pour rendre compte du refoulement — soit presque abandonnée.

C'est en travaillant à la fois sur le français et sur l'allemand, avec des rencontres très espacées avec le texte allemand, que j'ai d'abord rencontré cette notion à l'intérieur des *Études sur l'hystérie*, en me disant qu'elle était intéressante, mais en pensant que la suite de l'œuvre de Freud ne la réinsérerait pas. J'ai été assez étonnée de voir que cette allusion à une opération d'*Aufnahme* se retrouvait dans les *Théories sexuelles infantiles*, pour dire ce que l'enfant doit comprendre, doit savoir, pour réaliser ce que son père a fait. Ce qu'il doit à son père. L'enfant sait bien que le père y est pour quelque chose, dans le fait qu'il soit né, qu'il soit vivant. Mais il a participé en quoi ? Et Freud dit qu'il ne peut pas le savoir, tant qu'il n'a pas découvert — je vais lire l'ensemble du passage, qui est d'ailleurs assez riche — tant que l'enfant n'a pas découvert que son père a pénétré dans l'espace creux, *hohl Raum*, féminin ; donc, vous voyez, il y a toute une métaphorisation de l'espace creux qui prolonge cet espace psychique qui doit recueillir, qui doit admettre que quelque chose vienne l'habiter. Dans ce texte, c'est ce que fait l'espace féminin, l'espace creux : il pratique l'*Aufnahme* du pénis. Alors j'ai eu un petit eurêka quand je suis tombée sur ce texte, sur ce terme, c'est-à-dire sur l'opération que serait censée accomplir le vagin à l'égard du pénis : *aufnehmen*, le recevoir, le prendre.

C'est donc ce que l'enfant devrait comprendre, pour réaliser, pour penser même, ce qu'il doit au père.

On voit à nouveau que la pensée, chez

Freud, est quelque chose qui se joue aussi sur la scène du corps, ça se joue dans la tête, ça se joue dans le corps, en même temps. Il dit que d'un autre côté « le pénis a aussi sans aucun doute sa part dans ce processus mystérieux » qu'est le questionnement. « Il en témoigne par son excitation, qui accompagne tout ce travail de pensée. A cette excitation sont liées des impulsions, que l'enfant ne sait pas interpréter, impulsions obscures, poussant à une action violente, pénétrer, casser, *zerschlagen*, percer un trou quelque part ». La première traduction de Pontalis avait proposé « percer des trous partout ». Ce n'est tout de même pas nécessaire d'en faire partout, non le texte de Freud est plus sage, ce qu'il a prévu pour le garçon, c'est de faire un trou, arriver à pénétrer à l'intérieur. Il ajoute : « mais quand l'enfant semble ainsi en bonne voie pour postuler l'existence du vagin, et reconnaître dans une telle pénétration du pénis du père dans la mère cet acte par lequel l'enfant apparaît dans le corps de la mère, c'est là que la recherche s'interrompt, déconcertée. Elle vient buter sur la théorie selon laquelle la mère possède un pénis comme l'homme ». Freud pourrait dire, il le dit quelquefois, « et il faut que l'enfant sache qu'il y a une castration maternelle ». Or ce n'est pas ce que Freud dit à ce moment-là ; ce qu'il doit comprendre, ce n'est pas uniquement que la femme n'a pas de pénis — il doit le comprendre aussi — mais il dit « la théorie selon laquelle la mère possède un pénis comme l'homme, et l'existence de l'espace creux (*Hohlraum*), qui reçoit » c'est là qu'il y a le terme *aufnehmen* « le pénis reste non découverte pour l'enfant. »

Freud nous dit dans ce texte que, pour que la paternité soit pensable, il faut que la femme soit fantasmée, comme ayant – soit fantasmée, soit connue, en même temps — comme ayant à l'intérieur d'elle un espace creux, et à ce moment-là le rôle du père, ce n'est pas uniquement le père séparateur. Si le père peut être séparateur, c'est en même temps parce que c'est un père qui est censé avoir connu le chemin qu'il fallait prendre pour loger justement l'enfant dans le creux féminin. Donc c'est un père qui a pénétré. Ce que Freud nous propose et qui est très riche, voyez, c'est une notion de paternité, mais centrée sur une opération de pontage : le père sait quelque chose de la mère, et il le sait, en acte.

Donc ce n'est pas la coupure du cordon qui, au moins chez Freud, est importante, même si ça a aussi un effet de coupure, parce qu'il apparaît comme autre, mais il y a l'idée que le père a pu habiter lui-même, alors non pas le même lieu que l'enfant, mais qu'il y a une sorte de proximité entre le creux maternel, qui a été le lieu de l'enfant, et qui a été le lieu du père. Ce qui donne un autre sens à la rivalité avec le père œdipien. L'enfant voudra l'expulser, mais parce que c'est un père qui est en même temps pénétratif.

Cette vision de l'*Aufnahme* donnant une certaine vision du féminin qui réapparaîtra aussi dans *L'organisation génitale infantile*, texte qui est extrêmement important, où Freud nous dira que, quand l'enfant fantasme la différence selon la phase phallique — c'est-à-dire ou avoir un pénis, être phallique, ou ne pas en avoir — il est pris dans la thématique de la castration. Mais il ajoute, à ce moment-là, « il n'y a pas de féminin ». Ça c'est intéressant. Ça veut dire que ce que Freud pense – c'est tout à la fin du texte, sur l'organisation génitale infantile — que tant que la femme est vue comme castrée, il n'y a pas de féminin. Pour qu'on arrive au féminin, pour que la mère soit vue comme aussi féminine, il dit qu'il faut attendre la puberté ; l'enfant ou l'adolescent apprendra alors l'existence de cette cavité, de cette *herberge*, cette auberge, ou logis en même temps, qui reçoit justement, qui est le logis du pénis. On aboutira ainsi à la vision d'une femme habitable. Ce qui peut être féérique, de sentir qu'on peut devenir habitable. Mais qui peut être terrifiant si tout à coup en rentrant chez soi on voit que l'appartement est squatté par quelqu'un d'autre.

Si on voit au bout d'un moment qu'on peut être squattée et que ça peut être fantastique de continuer à vivre dans cet « étrangement habité », ça tient du miracle, même. J'ai l'impression que ce que Freud nous donne, il nous le donne prudemment – parce que quand il parle, justement, du creux féminin, il met ça en fin de texte, et après il ferme la porte, il va ailleurs, il n'en parle plus — donc on voit bien que cette écriture reprend les mouvements de l'antenne, toucher un peu, et si ça change trop, si ça dépayse trop, et bien on se retire tout de suite — dans les deux sens du mot ! Se retirer, c'est le terme même qu'il y a dans la négation, mais Freud parle de

l'antenne à ce moment-là, et non pas de la position masculine.

Vous voyez que la théorisation de Freud ouvre elle-même, selon qu'elle s'engage, se retire, ainsi de suite, sur des visions qui sont différentes ; on entrevoit alors une vision du féminin, qui – j'ai donné comme titre à mon livre « Le paradigme féminin » — grâce à ses métaphores du creux, qui reçoit, et de la fente étroite, (fente c'est *Spalte*), permet de métaphoriser ce qui se joue dans le psychisme. Et pour parler essentiellement de l'opération du refoulement. On peut alors parler de paradigme, ou de métaphore, comme on veut, Julia Sissa propose la « métaphore utérine », chez Platon, pour dire l'opération de la connaissance.

La dimension phallique reste donc fondamentale, au niveau du paradigme ; il n'y a pas à en diminuer l'importance, et lui refuser son statut de primat – même pour que l'opération féminine soit pensable, pour que la femme soit pensée comme habitable, ça suppose que quelque chose puisse être logé à l'intérieur de soi, donc le primat phallique reste en place. Mais il y a une autre métaphorisation, qui intervient.

L'opération d'*Aufnahme* se retrouve dans d'autres textes, en particulier dans l'article sur la négation. Ces notions d'*Aufnahme*, d'*Anahme* interviennent pour nous montrer les différents niveaux du refoulement, et les différents niveaux de l'accueil.

Pour que soit possible une levée du refoulement, il faut donc qu'il y ait « pleine acceptation (*Anahme*) intellectuelle du refoulé » ce qui présuppose qu'il y ait eu, en premier, « admission (*Aufnahme*) dans le moi ». Intégrer ces expériences préalablement expulsées, c'est ce qui permettra une transformation psychique, s'ouvrir au fond à ce qui est étranger, si bien qu'en un sens on pourrait dire qu'il y a une certaine féminisation nécessaire pour qu'il y ait mobilité psychique, progression psychique, les métaphores de gestation sont essentielles dans les Lettres à Fliess, Freud dit tout le temps « j'attends que quelque chose remue à l'intérieur de moi ». Il joue avec des fantasmes qu'il mettra du côté de Schreber par exemple, mais pour élaborer cette question, il faudrait s'interroger sur ce que l'enfant peut recueillir dans une identifica-

tion maternelle, qui ne conduit pas nécessairement à la psychose, je pense, mais qui permet de se structurer psychiquement, et de se figurer psychiquement.

Alors il y a aussi un autre texte, où on retrouve ces notions, c'est dans *Analyse avec fin, analyse sans fin*, article où Freud va parler du « refus de la féminité ». A ce sujet Lacan se réfère à plusieurs reprises, en le mettant entre guillemets, du « roc de la castration » comme s'il s'agissait d'une expression freudienne. Or ça n'existe pas dans ce texte. Il y a le roc original, (*gewachsene Fels*), il est aussi question de la castration mais il n'y a jamais « roc de la castration ». On peut trouver, dans le texte, des passages — ou des lignes, ou des notes, qui semblent nous dire que ce qui fait roc c'est le fait d'accepter ou de ne pas accepter la castration. Mais – c'est pour ça que j'ai été relativement surprise de rencontrer cet autre terme, Freud va proposer en même temps une autre idée, en disant bien que ce qui l'intéresse, là, ce n'est pas seulement ce qui se passe chez une femme, mais ce qu'un homme met en place dans sa peur de devenir femme ou de traverser une expérience homosexuelle ou d'être habité par des désirs homosexuels. Il dit, d'une part : « l'homme ne se défend que contre la passivité dans le rapport à l'homme, non contre la passivité en général. En d'autres termes, la protestation virile n'est en fait rien d'autre qu'angoisse de castration. »

Néanmoins, est-ce qu'il ne dit que ça, dans ce texte ? Il se trouve que, quelques pages avant, Freud dit : « j'aimerais, à partir de ma propre expérience, ajouter que je trouve ici Ferenczi particulièrement ambitieux quand il dit que l'analyse devrait avoir maîtrisé cette question. A aucun moment du travail analytique on ne souffre davantage de sentir de manière oppressante la vanité d'efforts répétés, de soupçonner que l'on prêche aux poissons, que lorsqu'on veut inciter les femmes à abandonner leur désir de pénis comme irréalisable, et lorsqu'on voudrait convaincre les hommes qu'une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration. »

Ce qui est le contraire de ce qu'il dit à la fin en note. Et bien ça veut dire qu'il se débat. Et justement, comme dans le texte sur la négation, là on voit à l'œuvre le besoin de maintenir les

deux positions : soit tout réduire à la castration, ce qui est souvent mis en avant ; soit ouvrir une autre voie, qui est vue comme refus de la féminité. Cette passivité est en effet indispensable dans un certain nombre de circonstances de l'existence, en particulier en analyse ; on assiste alors au retour du signifiant *annehmen* qui m'étonnait : « l'homme ne veut pas se soumettre à un substitut paternel, ne veut pas avoir à éprouver pour lui de la reconnaissance, ne veut donc pas davantage, *accepter, annehmen*, du médecin la guérison. » On retrouve là ce signifiant qui était essentiel pour dire une opération féminine.

Donc Freud se débat lui-même comme un possédé, pour à la fois penser des choses en termes de castration, et puis les penser en même temps, latéralement, selon une autre perspective, où le paradigme qui rend compte du travail psychique, est un paradigme féminin. C'est-à-dire qu'il y aurait de l'espace creux dans le rapport à l'autre, et attendre qu'on nous donne quoi que ce soit, ce serait une sorte de féminité psychique.

Face à ces aveux, où on se sent invité à une sorte de re-travail, de ré-élaboration, de réinsertion de ces éléments. Ce qui me semble aussi important, c'est de se demander pourquoi Freud a besoin, en fin de parcours, de faire comme s'il ne s'était jamais égaré de ce côté-là.

Je ferai remarquer que si je prends le terme « égarer », c'est comme dans le texte sur *L'inquiétante étrangeté*, quand Freud parle de la ville italienne, dans laquelle justement il s'est égaré dans le quartier des prostituées, il a voulu en sortir, et pour en sortir, il retourne une deuxième fois dans le même quartier, il veut en sortir à nouveau, et il revient à nouveau dans le même lieu. Donc il y a un phénomène de répétition, une sorte de terreur.

Et on pourrait dire que quand Freud essaie de penser avec l'idée qu'en tant qu'être psychique, tout être psychique, même masculin, a aussi l'équivalent d'un *Hohlraum*, d'un espace creux, d'une cavité, que ça peut entrer ou non, il joue, là, avec des représentations qui ne le laissent pas intact, qui peuvent être psychotisantes, si c'est fait d'une manière trop entière ; donc il y a une sorte de prudence, mais ce qui est un peu surprenant, c'est que dans la position que prendront les héritiers en valorisant le texte qui parle du fameux « progrès » en quoi consiste le passa-

ge à la paternité, à la préférence pour le père, ce qui est dit dans « L'homme Moïse », Freud va donner comme modèle féminin, justement, Athéna. Freud se réfère à la tragédie d'Eschyle – il ne cite pas, mais il dit tout de même qu'Athéna est la preuve du grand progrès de la civilisation, puisqu'elle dit que seul est important le rapport à l'homme, et qu'elle est née, non pas d'une mère, mais d'un père, et que c'est ça le progrès de la civilisation ; progrès qui consiste à dire qu'on est né, non pas d'une mère, mais d'un père. Il est certes important qu'il y ait cette ouverture du côté paternel, c'est évident, mais pourquoi avoir besoin de nier, d'enterrer, si vous voulez, ce qui a été préalablement travaillé du côté féminin-maternel ?

Ce qui me paraît assez étonnant c'est que j'ai rencontré une démarche de ce genre dans le texte de Maurice Godelier « L'énigme du don » ; il y a encore un livre récent de lui qui est extrêmement intéressant, il parle de son expérience d'anthropologue chez les Baruya, et au sujet des Baruya, il nous parle de ce que livrent les hommes dans les initiations. Il y a plusieurs degrés d'initiation, il y a ce qu'on dit aux jeunes initiés, et puis ce qu'on dit dans les derniers stades – dans les premiers stades justement on leur dit que l'essentiel c'est de posséder ces fameux objets sacrés, qui sont masculins. Mais le fait qu'ils soient masculins, n'est pas vrai pour les initiateurs, c'est un mensonge. « Le nombre et la nature de ces « Kwaimatnié » et le fait que le plus puissant des deux soit femme, sont choses tenues totalement secrètes pour les femmes, pour les enfants, et pour les initiés des premiers stades ». Donc à la fois on valorise certains le bambou, la flûte, une espèce de corps creux, qui est essentiel et qui est un objet sacré, et on nous dit qu'au départ, c'étaient les femmes qui possédaient cet objet. Mais c'est ça qui est étonnant, cette différence entre ce qui est inscrit dans le mythe, et le rite mettant en avant qu'il ne faut le dire que dans les derniers degrés de l'initiation, que ça doit être tu, aux jeunes, et que ça doit être tu aux femmes. Donc il y a là une sorte de parallélisme avec la position freudienne, c'est-à-dire il y a une sorte de symbolisation du féminin, qui est non seulement essentielle pour comprendre la femme, mais qui permet de comprendre certains moments de résistance, de fermeture psychique.

Mais que cette symbolisation inchoative, il faudrait en même temps la nier. Maurice Godelier nous dit que c'est parce que les pouvoirs dérobés aux femmes restent toujours féminins dans leur origine et dans leur essence, même lorsqu'ils sont entre les mains des hommes, qu'ils ne peuvent être complètement appropriés par ceux-ci. « Et si les hommes se permettaient de relâcher ne serait-ce qu'un seul jour la contrainte qu'ils exercent sur les femmes, ces pouvoirs retourneraient vers les femmes, le désordre s'ouvrirait à nouveau. C'est pour cela que les hommes se condamnent eux-mêmes à vivre à la fois dans la dénégarion des capacités réelles des femmes, et dans la crainte que les pouvoirs qu'ils leur prennent dans l'imaginaire ne ressuscitent. L'homme face aux femmes est pris entre l'envie et le mépris. » C'est extrêmement riche. C'est comme s'ils nous disait que, culturellement, il y a comme un mensonge obligé, et que c'est néanmoins un mensonge. Il me semble qu'il livre là une articulation importante et qui inviterait à poser la question de la position dans laquelle est la psychanalyse, par rapport au mythe socialisé, par rapport aux histoires, officielles, qu'on doit raconter. A la fois, elle reprend les schèmes officiels, par exemple il y a toute une valorisation phallique dans un de ses récents livres que Michel Tort vient de sortir *La fin du dogme paternel*, un livre un peu violent, il voit l'organisation phallique comme à la base d'un système d'oppression justement, des femmes par les hommes, donc il cherche dans la psychanalyse ce qui pourrait être construit autrement. On peut dire que dans la production de la psychanalyse, Freud a à la fois repris l'idéologie dominante, ce qui est peut-être inévitable, mais il a en même temps donné des instruments pour le faire bouger. Il y aurait comme une cohérence fantasmatique, qui est là dans le social, mais ce qu'a fait Freud, ou ce que fait Maurice Godelier, qui est assez étrange, c'est de dire que c'est comme un mensonge ; c'est comme un abri, une sorte de bouclier que les hommes mettent pour se défendre des femmes, et que c'est tout de même un mensonge. Est-ce que la psychanalyse ne peut pas travailler, justement, dans ces deux voies ? Alors il me semble que ce que Freud a fait est peut-être nécessairement duplice, parce que la psychanalyse ne peut peut-être pas imaginer un

fonctionnement social complètement différent. Mais elle peut rencontrer différents modes d'accès dans la façon dont ça travaille socialement. Et par exemple, si Freud a tant d'admiration pour les artistes, c'est que, souvent, quand il travaille dans la proximité avec un artiste, il nous montre que, au niveau de la fécondité esthétique, il faut qu'il y ait davantage de complicité avec le féminin. Donc il y aurait comme différentes organisations qu'on peut lier au niveau fantasmatique, et qui sont plus ou moins reprises dans le symbolique.

On pourrait essayer de faire quelque chose, au niveau théorique, de ce qui est là, présent, que je sens comme un trésor, chez Freud ; il y a tout un travail d'*Aufnahme* qu'on a à faire soi-même et à s'approprier, il faudrait peut-être se référer à d'autres mythes qu'au seul mythe œdipien ; le mythe œdipien c'est un mythe de royauté, de tyrannie, ce n'est pas uniquement Oedipe-roi mais Oedipe-turannos. Certes le mot grec n'est pas aussi dévalorisant que le mot « tyran », mais c'est un mythe de transmission du pouvoir, et justement Laïos n'est pas uniquement père, il est souverain, et c'est vrai qu'un homme souverain, ne peut pas transmettre sans être mis en danger par son fils qui deviendra héritier ; ça veut dire que l'homme ne restera pas toujours souverain. Il y a donc tout un imaginaire mythique, qui est centré sur une idée de transmission de la souveraineté, mais ce n'est pas le seul imaginaire possible. Bettelheim avait fait remarquer que dans des contes il n'y a pas le même imaginaire meurtrier. Parce que dans le domaine de la souveraineté, c'est lui ou moi, celui qui a le pouvoir devra justement supprimer l'autre pour garder le pouvoir, l'enjeu n'est pas nécessairement le même. Et ce qu'il y a d'un peu, comment dire, restreint, ou limité dans la psychanalyse, c'est le fait qu'une image du masculin a été forgée à partir d'une image de turannos, une image monarchique justement, et une image de pouvoir. Alors est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui peut être changé ? J'avais remarqué qu'il y a un mythe qui serait intéressant, pour travailler l'expérience féminine, expérience qui conduit à se laisser transformer par quelque chose, qui vient à l'intérieur de nous, c'est le mythe de Psyché. Freud fait une allusion brève à Psyché, Psyché, on le trouve dans le texte d'Apulée, qui s'appelle

« L'âne d'or ». Alors c'est une histoire parmi d'autres, on ne voit pas d'emblée dans le texte l'histoire de Psyché, il faut la chercher dans le texte ; elle est assez extraordinaire, ça commence par une sorte de terreur de l'homme, elle est comme donnée à un monstre, et quand elle parvient au lieu où le monstre va arriver, elle sent au contraire qu'elle est soulevée, par quelque chose qui va la transporter, dans un autre lieu, assez merveilleux, il y a des musiques, il y a de la nourriture. Et l'autre chose qui va arriver, c'est Zéphir, qui est vu comme Éros. Elle se fait donc enlever par Éros, donc on n'a pas du tout une image phallique ; une telle expérience reconduit à ce qui se passe dans l'analyse : se laisser transformer, sans être forcément le maître de ce qui vient nous transformer. Et Psyché peut se lire ou se travailler comme un mythe qui nous dit quelque chose de cette transformation féminine, dans cette jouissance, qui ne répond pas à ce que livre le modèle scopique. Ce n'est pas voir qu'on a quelque chose, c'est se laisser toucher et transformer de l'intérieur. Je propose le mot de « nuit des muqueuses », pour, dans la jouissance, éprouver cette transformation globale de soi — par vagues, par ondes — qui ne peut pas à se dire, se figurer, ou se penser, uniquement par référence au modèle phallique. J'ai été ainsi amenée à être attentive, de ce point de vue-là, à un rêve que j'ai rencontré essentiellement chez des femmes, et qui nous donnerait une sorte de figuration, si vous voulez, de ce qui est rencontré comme transformation féminine. Dans l'un des temps d'une analyse, une femme se met à rêver que dans l'appartement habituel où elle entre comme d'habitude, il y a tout à coup une porte qui est là où il devrait y avoir simplement une cloison, mais une cloison fermée, et ça peut s'ouvrir, et elle découvre une chambre supplémentaire, et en se disant « mais puisque que c'était déjà dans mon appartement, comment est-ce que je faisais pour ne pas le savoir ? » L'émotion est alors liée au sentiment d'avoir un espace agrandi, que quelque chose a eu lieu, qui a à la fois agrandi l'espace et révélé l'espace ; la révélation suppose que quelque chose du membre masculin est passé par là, ou bien des substituts, le doigt ou une autre personne, mais ce qui est mis en scène, ce n'est pas uniquement la fantasmatisation de ce qui a pénétré, mais l'image

d'une transformation radicale, de son espace interne. Dans cette hypothèse de la chambre supplémentaire, la notion de supplémentaire, apportée par Lacan, est retrouvée, mais infléchie un peu différemment. Cette vision du supplémentaire prolonge en quelque sorte tout ce que Freud dit de l'espace creux, de cette façon de se vivre, du côté féminin, qui est moins de se vivre comme ayant une forme, quelconque, mais comme pouvant abriter quelqu'un qui opère des transformations. Donc la femme serait vue comme lieu de l'autre, ce qui suppose, une certaine dépendance, parce que c'est se mettre en danger qu'être lieu de l'autre, mais en même temps, c'est féérique de voir qu'on ne vit pas uniquement sur la défensive. Alors à partir de ce rêve, j'ai trouvé une sorte de vision et symbolisation de la féminité, et je terminerai simplement en relisant le passage de Lacan où Lacan travaille bien un peu dans la dénégation, et il n'y a pas à lui en faire le reproche, parce que quand Freud dit des choses intéressantes, très souvent, il a besoin de demander asile à la dénégation, parce que ça lui permet de s'aventurer, et puis en même temps de n'en rien savoir. Il s'agit du texte de Lacan « Les psychoses », p. 198.

Lacan écrit bien des choses, et puis il y a cette citation qui est souvent reprise : « il n'y a pas à proprement parler dirons-nous de symbolisation du sexe de la femme comme tel. » J'ai d'abord envie de dire que je ne suis pas d'accord, qu'il y a une certaine symbolisation ; l'image qui me venait concerne les grottes préhistoriques, il y a même, dans certaines grottes, ce qu'on appelle le diverticule des vulves. Et la vulve est tout à fait quelque chose de symbolisable. On rencontre une foule de symbolisations ; je ne suis pas spécialiste de la Préhistoire et je n'ai pas fait de chapitre là-dessus, même si ce serait très riche ; on trouve essentiellement des vulves et des triangles. Un triangle avec une fente au milieu. C'est-à-dire que la symbolisation du sexe de la femme aurait besoin d'inclure aussi la référence phallique. Donc elle ne l'écarte pas. Alors on pourrait dire, oui, il n'y aurait pas de symbolisation séparée du sexe de la femme, qui symboliserait uniquement ce qui est féminin, sans qu'il y ait allusion même figurative à une ouverture conduisant à une référence phallique. Mais après cette phrase « il n'y a pas à proprement parler de symboli-

sation du sexe de la femme comme tel », Lacan ajoute : « en tout cas, la symbolisation n'est pas la même ». Ce qui est renversant, parce que s'il n'y a pas de symbolisation, on ne peut même pas dire que la symbolisation n'est pas la même. S'il dit dans la deuxième ligne, que la symbolisation n'est pas la même, c'est qu'il y a symbolisation. Et de ce point de vue-là je suis tout à fait d'accord pour dire qu'elle n'est pas la même. Le problème n'est plus avoir ou ne pas avoir. Dans la figuration de la fente, il s'agit de laisser entrer, de se laisser transformer. On peut aussi vouloir se défendre ; la symbolisation du féminin suppose le recours à une certaine temporalité. Comme s'il y avait un embryon de narrativité. D'où la nécessité d'en passer par des histoires ou par des mythes. Tandis qu'on peut symboliser l'élément phallique par la présence ou l'absence, le zéro ou le un, il n'y a pas de symbolisation analogue du féminin. Dans cette perspective, si on découpe comme une sorte de noyau d'histoire, c'est-à-dire quelque chose qui intègre la possibilité d'entrer dans, de garder, si on intègre, on peut se référer au schème kantien. Vous savez que, dans le schème kantien, il n'y a pas simplement les catégories de l'entendement, mais il y a quelque chose qui se sert de l'entendement tout en se donnant l'espace-temps. Et bien pour symboliser le féminin, justement il faudrait recourir à cette autre symbolisation qui accepterait de travailler aussi avec cet embryon mythique, cet embryon de narrativité, de raconter comme un élément nucléaire, comme un noyau d'histoire. Donc « la symbolisation n'est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas le même mode d'accès, que la symbolisation du sexe de l'homme. » En ce sens remanié, j'y souscris totalement.

Néanmoins, je suis moins d'accord avec ce qui suit « et cela parce que l'imaginaire ne fournit qu'une absence là où il y a ailleurs un symbole très prévalent ».

Dans un autre passage Lacan présente cette absence comme trou. Ce n'est pas ce que dit Freud. Freud ne dit pas qu'il n'y a qu'une absence, il dit même que, tant que l'enfant ne voit que l'absence, il ne peut accéder à la pensée du rôle de son père dans sa naissance à lui. Il ne dit pas non plus que d'emblée on a accès à cette idée d'un creux féminin, Freud reconnaît bien que, garçon ou fille, on a besoin de travailler pendant un temps, de manière prioritaire, avec l'imaginaire phallique. Freud nous dit même que si on ne travaille que dans ce type de symbolisation, on manque le féminin. A ce moment-là on peut très bien raccorder avec ce que dit Lacan, en disant « il y a bien symbolisation du sexe de la femme », aussi, mais « elle n'est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas les mêmes instruments, le même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme ». N'empêche que c'est assez étonnant qu'après avoir dit ça, Lacan dise peu après, cette symbolisation du sexe de la femme est essentiellement centrée sur l'absence. Mais la pensée de Lacan ne se réduit pas à cette thèse ; avec *das Ding* il nous apporte autre chose, en un sens il nous en dit assez pour qu'on invite Freud, et les pistes qu'ils nous a données, pour justement nous donner une façon de travailler sur le plan analytique, qui ouvre à la fois sur quelque chose du féminin et qui du même coup ouvre quelque chose concernant un certain style de régime psychique. Je vais m'arrêter là, merci.

